

Conférence 1935

LA NOTION DE CIVILISATION

Un mot sonore, qui n'évoque pas nécessairement le paradis perdu ; un des mots les plus usités de ce temps, aussi difficile à définir que la liberté par exemple ; assez clair cependant pour permettre d'imaginer un état social, plus près qu'un autre du bonheur ; clair en ce sens que s'appliquant à des hommes vivant en société, il indique en bloc, avec des inégalités, entre des éléments qui la composent, une condition morale, intellectuelle et matérielle, supérieure dans une société à ce qu'elle est dans une autre.

Il y a toujours eu, considérées par masses d'individus, par régions, par pays ou continents, des façons distinctes de penser, d'agir et de vivre : autant de civilisations ; avec ce qu'elles comportent de ressemblances et de dissemblances. Multiples dans le temps, multiples dans l'espace, les civilisations se contrarient fréquemment, les uns tenant pour bon ce qui déplaît aux autres ; vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà, vérité au quinzième siècle, erreur au vingtième.

De la qualité des civilisations, prises chacune comme un tout compact, la morale universelle, le goût personnel, le consentement collectif sont juges. Les Athéniens ont, à peu près simultanément, construit le Parthénon de Phidias, pratiqué durement l'esclavage, fait les figurines de Tanagra, et donné la cigüe à boire à Socrate.

Des siècles avant les Grecs, les Chinois possédaient en même temps, une littérature immense, la sagesse de Confucius, les splendeurs de la soie, de la porcelaine et du bronze, mais aussi des mœurs, des violences, et notamment une floraison de supplices qui choqueraient infiniment les hommes, pourtant aguerris, de nos jours.

Le Moyen-Age a eu l'architecture des cathédrales, l'amour courtois, à côté du brigandage et du servage, de coutumes barbares, et du défi à l'hygiène le plus déconcertant.

Le dix-huitième siècle français, la fine fleur de la civilisation a connu dans sa plénitude « la douceur de vivre » et tout de suite après les libertés supprimées au nom de la liberté, les châteaux incendiés, les chefs-d'œuvres détruits, la guillotine et ses horreurs, la science décapitée avec Lavoisier, la poésie avec Chénier, et les invectives des tricoteuses.

Comme la foi, les civilisations ont leurs martyrs. Comme les êtres humains, elles ont leurs crises et leurs phases : crises de croissance, crises d'avant la maturité ; et leur vieillesse aussi. Elles naissent et meurent, ou, du moins, elles sont toujours, par le côté où elles compromettent un équilibre nécessaire, exposées à mourir. Pourtant même défuntes elles peuvent avoir la chance ou l'espoir de renaître ; après quelle longue léthargie, la Renaissance a fait revivre splendidement Athènes et Rome.

Si, pour mesurer une civilisation, il faut partir de l'état sauvage, de la barbarie, tout ce qui est pris sur la barbarie est acquis à la civilisation ; tout ce qu'on peut appeler un progrès par rapport à un état antérieur est une contribution à la civilisation.

De certains progrès évidents, dans l'ordre matériel, chacun peut se rendre compte ; la découverte du feu par exemple, dont l'électricité est l'héritière, celle du radeau permettant de flotter et de naviguer, devenu le grand paquebot d'aujourd'hui, celle de la roue qui a donné naissance au char primitif d'où l'automobile procède. Ce sont là des progrès incontestables aussi magnifiques qu'on voudra ; mais, dans l'absolu, qu'est-ce que le progrès ?

Le progrès, nous répond gravement une encyclopédie, « c'est le développement de la civilisation ». Cela ne nous apprend pas grand chose. Une autre, moins imprécise, veut que le progrès, ce soit « toute sorte d'augmentation, d'avancement en bien », (bien au singulier évidemment différent par là des « biens » au sens du droit civil). Cette seconde définition a du moins l'avantage de faire tomber sous le sens, qu'on ne peut pas dissocier l'idée de civilisation de l'idée du bien.

Le mal ne peut pas être la civilisation ; il ne peut pas « être le progrès ». Et voici que du coup le bien même demande à être défini. Qu'est-ce que le bien ? « C'est, dit encore le philologue, ce qui est juste, louable, digne d'approbation et spécialement ce qui constitue la perfection morale ».

Mais, de ce qui est « juste, louable, digne d'approbation », qui sera juge ? D'une matière aussi grave, la fantaisie même ne décidera pas. Il faudra chercher, là où la loi naturelle ne suffira plus, le maître autorisé, le législateur qui départagera les opinions.

Au point où nous sommes, il devient clair que la civilisation n'est pas et ne peut pas être seulement une question de formes et d'apparences, d'objets fabriqués et de commodités, d'imagination et d'esthétique. C'est aussi et bien avant le progrès matériel, avant l'Art et la Science, avant les manifestations parfois éblouissantes et souvent superficielles de l'intelligence, une question religieuse et morale.

Au sommet comme à la base de l'édifice constituant une civilisation, au point de départ de la course comme à son terme, cette question religieuse et morale se pose. Il faudrait sur le plan idéal que tout ce qu'on appelle civilisation concordât avec le but même de la vie, que tout ce qu'on nomme progrès fut apprécié par rapport à ce but.

De ce qui précède il résulte que la civilisation d'une part, les civilisations historiques ou contemporaines d'autre part, sans s'opposer formellement non seulement ne se confondent pas, mais peuvent se trouver en conflit aigu.

De même qu'une inégalité naturelle se manifeste entre les individus, les civilisations d'hier et d'aujourd'hui sont inégalement civilisées. On en connaît beaucoup d'inhumaines.

Le même mot appliqué aux unes et aux autres leur confère une même noblesse apparente qu'elles sont loin de mériter toutes. Il faudrait en établir la nomenclature et la hiérarchie et dans ce cas, faire état, paradoxalement, de civilisations venant d'aussi loin que les confins de la préhistoire.

Mais en ce moment ce ne sont pas les civilisations qui nous intéressent ; c'est la civilisation, c'est-à-dire ce dont en ce siècle, l'Occident s'enorgueillit le plus, ce que le Nouveau monde prétend fabriquer en série, ce que l'Extrême-Asie jalouse, revendique, ce dont enfin rétrospectivement le Proche-Orient tire vanité.

Littré fait sur ce mot la curieuse remarque que voici : « civilisation n'est dans le dictionnaire de l'Académie qu'à partir de l'édition de 1835, et n'a beaucoup été employé que par les écrivains modernes, quand la pensée publique s'est fixée sur le développement de l'histoire ».

Avant cela il faut croire qu'on s'inquiétait du « civilisé » ; il y avait, au sens d'autrefois, « l'honnête homme » et qui disait mieux, avec moins de prétention et plus de rigueur, ce qu'on voulait dire.

On pourrait donc, avec quelque raison, mettre « civilisation » au moins partiellement au compte de Jean-Jacques et du romantisme, et laisser au classicisme « l'honnête homme » et sa distinction.

Au mot de « civilisation » dans Littré on trouve ce qui suit : « civilisation, action de civiliser, c'est -à-dire de rendre civil et courtois, de « polir les mœurs », et encore : « État de ce qui est civilisé », c'est-à-dire, ensemble des opinions et des mœurs qui résulte de l'action réciproque des arts industriels, de la religion, des beaux-arts et des sciences. Cette dernière proposition est assez confuse malgré sa clarté apparente. Littré si positiviste qu'il fut et buté, et en lutte ouverte avec la métaphysique, étonne quand, dans son énumération, il paraît donner aux arts industriels le pas sur les beaux-arts et les sciences, et combien plus sur la morale. Il étonne quand il paraît mettre tout au plus, sur le même pied, en vue de la formation du jugement et des mœurs, l'action des arts industriels, des beaux-arts et des sciences, sur la religion et l'action inverse de la religion sur tout le reste. La civilisation de l'Occident se réclame quand même plus légitimement du Christianisme que du métier de Jacquard ou des chemins de fer par exemple. Quant aux beaux-arts et aux sciences c'est beaucoup plus la foi qui les a faits qu'ils n'ont contribué à la puissance de la foi. « Pour polir les mœurs », pour rendre « civil et courtois » pour permettre l'évolution paisible des sciences et la naissance **des chefs-d'œuvre**, quelles découvertes vaudront jamais ces deux petites phrases : « Ton prochain comme toi-même ». « Aimez-vous les uns les autres ». Mais le positivisme est bien trop sec pour donner dans l'évolution de la civilisation toute sa valeur à l'amour, selon la foi.

Une autre définition plus concise se présente ainsi : civilisation : « ensemble des idées professées et des habitudes contractées par l'homme vivant en société ». Mais, là encore, nous ne nous trouvons pas devant la description de la civilisation idéale. « L'ensemble des idées professées et des habitudes contractées par l'homme vivant en société peut être au moins à certains égards déplorable. Cet ensemble représentera selon le cas une civilisation éminente, acceptable, ou boiteuse ; en tout état de cause une civilisation relative, il ne sera pas « la civilisation ».

La civilisation idéale, aucune communauté humaine, aucun peuple n'y parviendra jamais à vrai dire. Tous ont cependant le devoir d'y tendre car elle signifie perfection. Si les anges se mettaient en république, c'est chez eux qu'il faudrait la chercher. Et pourtant, c'est parmi les hommes et au milieu d'eux qu'il s'agit pour nous de discerner la portée d'un état collectif variant avec les latitudes et devenu quelquefois disons par munificence et mansuétude chez ses principaux producteurs, un article d'exportation.

En mettant le verbe à côté du substantif qui en dérive, en mettant « civiliser » à côté de « civilisation » nous aurons la chance de rendre la question moins ardue, plus intelligible, : « civiliser » implique un effort, une mission, et « civilisation » un résultat.

« Civiliser » nous l'avons vu, c'est sous réserve d'une définition éventuelle mieux fondée, plus précise, rendre civil et courtois, c'est polir les mœurs ; civiliser c'est encore « faire sortir de l'état de barbarie, améliorer au point de vue moral, intellectuel et matériel.

La « civilisation » dans son sens courant serait par conséquent l'état de l'homme vivant en société et ayant bénéficié d'une amélioration morale, intellectuelle et matérielle, par rapport à un état primitif (de barbarie) donné comme point de départ.

Cette amélioration comportant naturellement le plus et le moins, une société se trouvera civilisée dans la mesure où l'amélioration morale ou intellectuelle de ses membres et, dans une certaine mesure l'amélioration de leur vie matérielle seront plus grandes. C'est là que nous retrouvons l'idée de progrès et de bien, et c'est ce qui fait de la civilisation, une gradation entre le meilleur et le pire ; une marche montante, de la brutalité primitive vers les horizons angéliques.

Nous remarquerons ici, par parenthèse, que civilisation vient de civil, qui vient du latin « civis », « citoyen ». Une étroite association d'idées doit donc s'établir entre la « civilisation » et la « cité », et qui suppose, au sens le plus large, comme une condition de la civilisation, l'accomplissement par l'homme vivant en société des devoirs du citoyen en vue de la conservation de la cité. Un mauvais citoyen pêche contre la civilisation.

Ce terme de civilisation implique nécessairement un grand nombre d'hommes et une moyenne heureuse, entendons par là une moyenne satisfaisante dans ce grand nombre.

On peut-il est vrai, sans témérité, imaginer une exception parmi les barbares, et même des exceptions nombreuses.

On peut concevoir, dans le passé humain le plus obscur, des hommes pour ainsi dire « nés » civilisés, ayant nativement de la grandeur d'âme et du cœur, voire même le goût du beau et par conséquent des arts, pris directement dans la nature, car le premier chef-d'œuvre le plus grand infiniment n'est-il pas la nature elle-même ? On peut concevoir parmi les tout premiers hommes, un homme exceptionnel, plus humain que les autres, avide de savoir et de poésie, en contemplation réfléchie devant la montagne, la mer, la végétation énorme des premiers âges, les feux du soleil, la nuit étoilée, toute la nature enfin paisible ou déchainée ; on peut se représenter un tel homme, méditant sur son sort et sur son origine, fraternel à l'humanité rudimentaire vivant autour de lui, luttant pour les autres, capable de compassion et de sacrifice. Cet homme qui, s'il venait vers nous du fond des âges, ferait figure de civilisé supérieur, rien n'empêche qu'il ait existé, qu'il ait été tout cela quoique vêtu seulement de feuillages ou de peaux de bêtes, et carnassier par nécessité comme les fauves. Mais, de même qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, cet homme ne fera pas, ne suffira pas à faire à lui seul une, civilisation.

Ainsi, l'on peut dire que le mot « civilisation » s'applique le mieux à la société humaine, qui compte proportionnellement parmi ses membres, et au degré le plus éminent, le plus grand nombre de civilisés. Ainsi une élite même, si un fossé trop profond le sépare d'un trop grand nombre d'hommes, vivant à côté d'elle, bénéficiera légitimement, d'une sorte de statut personnel, au milieu d'une masse à laquelle le droit commun sera applicable ; elle en bénéficiera sans qu'on puisse dire

valablement que cette élite, qui ne constituera je suppose que la centième partie de la cité, sera l'image véridique de la cité.

La présence anormale d'une telle élite au milieu d'une foule, très inférieure à elle, sera un signe sans doute ; elle marquera des aptitudes exceptionnelles dans la masse dont elle sera issue, elle ne signifiera pas autre chose. Ce sont d'ailleurs des élites de cette sorte, en avance sur leur milieu et sur leur temps qui fournissent le martyrologe de civilisations qui montent. Car, on ne découvre pas toujours impunément la vérité.

Si l'ensemble des opinions et des mœurs de l'homme, vivant en société, sur une surface déterminée du globe, constitue sa civilisation, si sa façon de penser, sa façon d'agir et de vivre mesurent sa situation propre dans la hiérarchie des divisions et des subdivisions de la famille humaine, pour se comprendre, pour établir un terme de comparaison entre ce qu'on est et ce que sont les autres, il faut recenser autant qu'il se peut les éléments qui font « les opinions et les mœurs », les éléments dont se compose une civilisation.

Une perspective cohérente comprendrait sans doute parmi ces éléments avec, entre eux, une interdépendance très relative d'ailleurs, la vie religieuse et morale, la vie sociale et politique allant jusqu'aux relations internationales, la vie intellectuelle scientifique et artistique, la vie matérielle enfin, laquelle se conforme plus ou moins à l'état ou au développement des arts industriels.

C'est un monde, vous le voyez ; et c'est toute la vie. Aussi, me bornerai-je, sur tant de sujets, et si profonds, et si divers de quelques remarques brèves.

1) La vie religieuse et morale implique, une foi, (j'entends par là une religion), et par conséquent une règle de conduite, autrement dit une façon de penser et d'agir. D'autres facteurs que la religion peuvent contribuer à l'édification d'une civilisation, mais le facteur religieux est au premier plan ; sous réserve cependant d'envisager deux aspects de la religion dans son rôle civilisateur : ce qu'une religion enseigne, et puis la façon dont cette religion est pratiquée.

Le pavillon ne couvre pas toujours la marchandise. Il me semble, que vue sous ce jour, l'importance de la question religieuse du point de vue de la civilisation prend tout son relief.

2) La vie sociale et politique, c'est la famille dans la cité, c'est l'organisation de la famille et de la cité, et par-dessus les deux, c'est l'organisation et le gouvernement d'un pays tout entier.

Avec un minimum de libertés requis par la dignité humaine, « organisation » suppose subordination de l'intérêt particulier à l'intérêt général, obéissance à des lois communes, hiérarchie, discipline, souci de conservation collective, labeur, courage, esprit de sacrifice, prévoyance enfin ; donc en même temps que des traditions qui sont la leçon du passé, des vues plus ou moins larges sur l'avenir.

La prévoyance individuelle et collective est peut-être le signe le plus distinctif de la civilisation. Prévoir c'est agir en ayant les yeux ouverts sur l'avenir. Nous avons vu, en parlant de la civilisation « idéale », qu'il faudrait qu'elle rejoignit le but même de la vie. Nous pourrions remarquer ici que

la prévoyance, par-delà le temporel, s'affirme encore plus nécessaire au service du spirituel, qui annonce la cité de Dieu.

La vie sociale et politique, (qui est par conséquent un des principaux aspects de la civilisation), se jugera à ces signes ; il en est d'autres qui sortant du cadre d'un pays, dépassant ses frontières, se manifesteront dans ses relations internationales. De pays en pays, il y a, de même que des devoirs d'humanité, d'entre aide, des actes, des procédés que la civilisation réprouve. De là est née l'idée d'une justice internationale.

A tort ou à raison, de 1914 à 1918, combien de fois n'avons-nous pas entendu dire que la civilisation était en cause ; et toutes ces dernières années dans la crainte d'une désorganisation sociale que les difficultés économiques rendaient menaçante, combien de fois, n'a-t-on pas dit aussi que l'avenir de la civilisation occidentale se jouait ?

Dans cet ordre d'idées on peut affirmer par exemple que le protectionnisme outrancier, pratiqué à l'heure actuelle dans le monde entier, est une régression du point de vue de la civilisation.

3) De même que la vie religieuse et morale, que la vie sociale et politique, la vie intellectuelle scientifique et artistique est révélatrice de la qualité d'une civilisation. Les lettres, les Arts et les Sciences, contribuent en effet puissamment à la formation des opinions et des mœurs.

Leur contribution est peut-être même la plus éclatante. Ce sont les bibliothèques, les monuments, les musées et les laboratoires, tout ce que la pensée produit, tout ce que le talent et le goût réalisent ; c'est l'apport immense du travail intellectuel, et celui, plus rare, du génie.

Peut-on tout énumérer ? La science dans tous les domaines, la littérature sous toutes ses formes, la poésie notamment, la musique, la peinture, l'architecture, la sculpture, que sais-je ! - Tout cela, dans la mesure où les hommes les possèdent, atteste qu'ils se sont ennoblis, qu'il leur a poussé des ailes, qu'ils ont transformé la matière, vaincu les éléments, représenté le beau, enseigné le bien, pour autant à vrai dire que le facteur religieux et moral leur aura servi de guide ou qu'ils ne lui auront pas fait violence. Il existe en effet, nous ne le constatons que trop, un art et des musiques qui ne parlent pas à l'âme, une science et des doctrines dévastatrices. Mais, chaque fois que le spirituel d'une part, les sciences et les arts de l'autre, se sont mis en harmonie, ils ont pris de magnifiques attitudes devant la vie sans doute mais surtout devant les grandes visions de la douleur et de la mort, des attitudes civilisatrices qui ont dominé les sursauts de l'homme et ses révoltes, qui l'ont apaisé. Ce que le paganisme nous a laissé de plus grand, ce sont des lieux de prière et les images de ses dieux. L'ère chrétienne à son tour n'offre rien de plus saisissant que des sanctuaires et des tombeaux.

L'exposition d'Art Italien, du printemps dernier à Paris, couvrant quatre siècles et quels siècles, et présentant quatre cent chefs-d'œuvre, n'était pas autre chose dans sa plus grande partie qu'une vaste illustration de la Légende Dorée, autour de Descentes de Croix et de Résurrections.

L'on jugera donc valablement une civilisation sur son patrimoine intellectuel, scientifique et artistique, mais à charge de distinguer le faux du vrai, le savant et l'artiste du sophiste et du jongleur.

4) Enfin, pour mesurer la valeur d'une civilisation, il nous faut pousser nos investigations dans le domaine de la vie matérielle. Ce domaine c'est tout à la fois celui de l'apparat et de la médiocrité, celui de la vie facile et de la vie difficile depuis le patriarcat jusqu'à la plèbe. Mais là, il conviendra d'être très circonspect, de se méfier des apparences. Là les signes sont trompeurs et l'erreur fréquente. Disons tout de suite, pour fixer les idées, que les Sybarites étaient moins des civilisés que les Spartiates avec leur brouet noir. Pour nous, comme pour les Romains du fabuliste le Paysan du Danube est un seigneur. La civilisation n'est pas dans le luxe et dans la richesse, elle est dans l'ordre et dans la mesure. Quoi de plus frappant par exemple que la vie matérielle des grands ordres religieux en Occident, à peu près identique à elle-même après des siècles, si pauvre et si belle à la fois, inspiratrice des arts, et le modèle de l'équilibre. Il peut y avoir plus de goût, plus d'art dans la maison modeste d'un très petit bourgeois que dans une demeure opulente. La disposition heureuse d'objets très simples peut y satisfaire des yeux infiniment plus que l'usage désordonné des métaux et des marbres.

Ainsi, la façon de se loger, de se vêtir, de se nourrir et, -en liaison avec la vie sociale- les manières dont on use, le langage que l'on tient, les attitudes de la vie courante, la politesse, le tact, sont autant d'indices d'une civilisation, vue sous l'aspect de l'homme tel qu'il vit et tel qu'il se meut parmi ses semblables. Plus particulièrement dans cet ordre d'idées, pour servir de base à un jugement, c'est le grand nombre qui importe...

Questions à se poser : Les paysans ? les ouvriers de telle contrée ? comment se logent-ils ? Comment se vêtent-ils ? Quelle est leur nourriture et jusqu'où va chez eux le souci de la propreté et de l'hygiène ? Comment sont-ils secourus quand la maladie les frappe ? Aspects en même temps matériels et sociaux du problème. Et la classe moyenne qui est presque toujours l'ossature d'un pays comment vit-elle sa vie ?... Où en est la petite bourgeoisie ? Y a-t-il dans son existence matérielle l'équilibre qu'il y faudrait ? Distingue-t-il suffisamment le nécessaire du somptuaire ? ... Quel est par conséquent chez lui, le degré de la prévoyance ? La prévoyance, question capitale que nous retrouvons ici comme partout ailleurs.

La façon dont un peuple se comporte dans les circonstances matérielles de la vie, c'est donc encore un des principaux moyens d'apprécier la civilisation. Au bout de cette énumération : vie religieuse et morale, vie sociale et politique, vie intellectuelle et artistique, vie matérielle, nous voyons bien maintenant qu'il n'y a pas d'unité de mesure unique, que la civilisation est un tout complexe qui se présente insidieusement comme une chose simple, mais qui ne l'est pas. « Civilisation » est un des mots les plus denses, les plus synthétiques du vocabulaire. On ne doit l'accepter ou le rejeter que sous bénéfice d'inventaire. Un examen en civilisation porterait sur quatre ou cinq matières principales où nul part il ne serait permis d'être à zéro pour se traduire enfin par une moyenne qu'il faudrait au moins d'un certain niveau.

Quand donc, la civilisation est proposée comme un bienfait, il faut savoir d'abord de quelle civilisation il s'agit, et de quels aspects de cette civilisation. Il y a un inventaire à établir, un choix à faire : ceci mais pas cela. Ainsi par exemple, le communisme s'offre lui aussi comme un progrès, comme une civilisation ; ainsi des méthodes de gouvernement barbares et un véritable retour au paganisme se manifestent avec orgueil dans tel pays qui compte parmi les premiers et qui prétend posséder le plus grand nombre d'intellectuels de la terre.

Pirandello a intitulé une de ses pièces : « Chacun sa vérité ». Par là il rejoint Pascal. La civilisation ne peut pas consister à faire de l'être humain, un objet de série. Pour celui chez qui la question religieuse domine le débat, le reste est relatif. Mais la tendance n'est pas négligeable qui prétend confondre le machinisme avec la civilisation. C'est contre cela qu'il faut s'insurger. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » dit la loi religieuse « cependant que le machinisme idéal » mènerait le genre humain au chômage et les arts à la ruine. Cela va contre la nature des choses. Dans qui sait combien d'années, une crise économique éclatera avec beaucoup plus de violence que celle où nous nous débattons. Dieu nous garde qu'on s'aperçoive alors par ses conséquences que la civilisation mal comprise dévore ce qu'elle engendre par des moyens plus perfectionnés, que le fer et le feu.

Nous venons de voir très brièvement et pour ainsi dire en courant, quels sont les éléments principaux de toute civilisation. Il nous reste à nous demander pourquoi les civilisations évoluent différemment, pourquoi leurs chances ne sont pas égales.

A cela, il y a des raisons propres à l'homme, il y en a d'autres qui sont imputables aux choses, à l'habitat de l'homme notamment. Du point de vue de l'homme, ses hérédités, le milieu humain où il vit, ce qu'on lui enseigne, ce que son intelligence découvre jouent évidemment un rôle décisif. Chaque génération fait dans une large mesure celle qui la suit et la chaîne est longue.

Du point de vue des choses, le milieu géographique où une société humaine se développe a une importance très grande. Au fond les civilisations est-ce autre chose que l'Histoire, ou mieux encore la philosophie de l'Histoire ? Et l'Histoire nous savons tous combien la géographie contribue à la faire. Le climat, le lieu où l'on se trouve par rapport aux points vitaux du monde, les routes principales, tout cela modèle une masse d'hommes, une race et laisse son empreinte sur une civilisation.

Pour prendre les extrêmes, les neiges de la Scandinavie et la forêt équatoriale ne produiront pas la même sorte d'hommes. L'enfant du Nord aura des besoins que celui de l'Équateur n'aura pas. L'industrie de chacun d'eux s'en ressentira profondément, l'un se suffira d'une industrie élémentaire, l'autre au contraire et par nécessité ne fera que progresser dans l'invention des outils et des machines, chaque découverte en suscitant des nouvelles. Le développement de l'un sera tardif, celui de l'autre précoce ; leur puissance de travail, leurs heures de travail seront différentes ; l'un attendra pour se mettre à l'ouvrage le lever du soleil et l'autre son déclin, l'un se couvrira de fourrures et de laine, l'autre ne supportera pas le vêtement et ne dormira bien qu'à la belle étoile et ainsi du reste.

De même les rivages de la mer, les plaines, les montagnes, les hauts plateaux, les pays riverains des grandes routes du globe, donneront chacun un type d'hommes, qui constituera une civilisation particulière, ou encore dans le cas de pays servant à l'humanité de carrefour et de passage, un mélange de civilisations.

De plus, les civilisations sont loin d'être autonomes ; elles ne se développent pas toutes seules et à leur guise ; l'une influence l'autre et parfois la domine ; Rome avait pris en partie à la Grèce ce qu'elle donne à la Gaule. L'aventure d'Alexandre mit en contact immédiat l'Hellénisme et l'Asie.

A mesure que les déplacements d'une contrée, d'un continent à l'autre, deviennent faciles, les civilisations elles aussi se mettent à voyager.

Chaque homme porte dans ses bagages ses idées et ses mœurs, on pourrait dire ses amours. Ainsi de pays en pays, une interpénétration lente s'effectue : n'a-t-on pas vu jusqu'à l'art nègre, faire un moment la mode à Paris ? Certes un tel fait est une exception, mais on peut soutenir que les éléments constitutifs d'une civilisation étant dissociés, comme nous l'avons fait, c'est le côté brillant de telle ou telle civilisation qui rayonne sur le monde.

Et cela constitue en partie les luttes d'influence que vous savez. Par exemple une civilisation sur les machines comme cheval de bataille, si l'on peut dire, l'autre les Lettres et les Arts, l'autre la Musique, et telle autre enfin, qui sera peut-être la plus puissante, le simple bon sens.

Ces observations, sur un grave et vaste sujet, je les fais d'une écriture cursive, je m'en rends bien compte. On pourrait, on devrait être beaucoup plus long, pour bien dénouer l'écheveau. J'espère cependant avoir suggéré l'essentiel. Il reste pourtant à remarquer qu'on ne peut pas prétendre exporter sa propre civilisation sans s'adapter quelque peu soi-même à celle, si médiocre soit-elle dont on voudrait modifier le visage. Si orgueilleux qu'on soit, et légitimement, de la civilisation qu'on possède, il ne faut pas s'aveugler au point de méconnaître les nécessités et même les avantages, parfois fort humbles d'une civilisation.

Cela m'amène en terminant, à reprocher timidement et sans erreur, une lacune aux Universités, même les plus huppées ; le savoir qu'elles distribuent est immense ; on peut dire qu'il est à la fois le résultat et la source de la civilisation ; mais cet enseignement si divers ne donne pas une vision nette de l'ensemble.

Il faudrait pour l'avoir, créer ici et là, une chaire de la civilisation, non de telle ou telle civilisation. En un temps où le désordre est roi, ceux qui seraient à exercer un tel ministère seraient des professeurs d'équilibre. La notion de civilisation est en voie de perdre sa substance comme la matière active d'un feu d'artifice devient cendre dans l'excès même de sa splendeur. La civilisation n'est pas seulement les passeports. Son premier objet est de développer la conscience humaine et d'élever les cœurs.

